

Compte rendu

Ouvrage recensé :

RAVAIOLI, Carla. *Economists and the Environment : What the Top Economists Say About the Environment*. London, Zed Books, 1995, xx + 212 p.

par Peter Calkins

Études internationales, vol. 27, n° 4, 1996, p. 921-922.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/703681ar>

DOI: 10.7202/703681ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Valceschini, se révélerait non seulement utile mais réellement indispensable. »

Gabrielle LACHANCE

*Directrice générale
Développement et Paix, Montréal*

**Economists and the Environment :
What the Top Economists Say
About the Environment.**

*RAVAIOLI, Carla. London, Zed Books,
1995, xx + 212 p.*

Ce livre délicieux s'organise sous forme d'une table ronde imaginaire entre 28 experts mondiaux de l'économie, dont plusieurs prix Nobel, à partir d'entrevues individuelles menées par Carla Ravaioli – féministe, ex-membre du Sénat italien et intellectuelle bien informée. Devant ses arguments, nombre de prix Nobel ne savent voiler leur malaise. Il devient évident que la plupart des grands économistes se sont rarement affrontés aux problèmes de l'environnement, préférant se refermer dans un cercle vicieux disciplinaire dominé par la production et la consommation. Plusieurs vont jusqu'à admettre qu'ils n'ont jamais lu de livre portant sur les problèmes écologiques! Même la presse populaire présente une vision contradictoire : elle sonne l'alarme contre la montée des émissions d'automobiles, tout en déplorant la baisse des ventes d'automobiles!

Pour résoudre ces paradoxes, Ravaioli revendique que l'*homo economicus* soit doté d'un statut d'être vivant plus riche qui l'assujettisse non seulement aux règles du marché mais aussi à celles de la biologie et ce, grâce à une redécouverte des valeurs éthi-

ques. Ravaioli en conclut que si ces 28 économistes et conseillers de gouvernements levaient la voix contre la production et la consommation obsessionnelles qui rendent précaire l'avenir même de l'humanité, les chefs d'État seraient obligés de réviser leurs politiques économistes.

Mais il y a du chemin à faire. Par exemple, on entend le grand économiste, Milton Friedman insinuer que ceux qui se plaignent de la pollution d'automobiles ne sont que des « anciens communistes ou socialistes » (p. 11), que la technologie chevaline était encore pire que la pollution d'automobiles, que la production ne cause pas la pollution, que cela serait une bonne chose que tous les foyers de la Chine populaire possèdent une auto, et que les propositions de modifier le calcul du PNB pour tenir compte des coûts environnementaux sont « simplement l'application de la mauvaise économique à la mauvaise statistique ». (p. 134)

Ces économistes considèrent l'écologie surtout comme un problème économique qui manque de sophistication et d'élégance intellectuelle. Ils croient que la cause en est le mauvais fonctionnement des marchés au lieu de reconnaître que la dégradation environnementale se produit surtout quand les marchés fonctionnent bien. Puisque l'économie standard n'admet aucune dimension morale ni conception hors prix de la justice, il n'est pas question que les pères fondateurs de l'économie de l'environnement, tels Georgescu-Roegen ou Boulding gagnent un quelconque prix Nobel. De même, le travail ménager et la grande contribution de capital humain générée par les mères au foyer sont laissés

pour compte par l'économie standard, car non échangés. Il semble incroyable que la tâche de garder un enfant n'entre dans le calcul du PNB que si elle est effectuée par une gardienne !

Heureusement, Ravaioli nous démontre l'existence d'une minorité d'économistes qui n'acceptent plus que leur discipline fasse abstraction des coûts écologiques de la production et de la consommation. Par exemple, le grand Galbraith dit : « Inclure la valeur de l'acier mais pas la valeur négative de la pollution provenant de l'usine d'acier est une façon frauduleuse de faire la comptabilité [nationale]. » (p. 139) De plus, il y a toute une école d'économistes de l'environnement qui promeuvent des villes « écopoles », l'intégration de la ville à la campagne, l'agriculture de petite échelle, l'expansion du transport en commun et la création d'une Agence internationale pour la gestion des ressources de l'humanité. À d'Altvaler de revendiquer une véritable « révolution verte » de nos modes de vie visant la transition vers un Nouvel ordre économique mondial basé sur une économie de non-croissance du type déjà évoqué par J. Stuart-Mill au 19^e siècle : « J'espère sincèrement, pour le bien de la postérité, que [la population mondiale] se contentera de la stationnarité bien avant que la nécessité ne l'y oblige. » (p. 174)

Le seul défaut de ce livre est un certain manque de sélectivité dans les citations retenues. Souvent, deux ou trois économistes cités d'affilée disent à peu près la même chose, ce qui crée un effet d'ennui et de longueur indue.

Parmi les points forts du livre, il faut d'abord souligner l'important effort de recherche de statistiques

factuelles de la part de l'auteur. On apprend par exemple, que le niveau de pollution de la ville de Mexico est de 340 points, de 240 points supérieur à la limite tolérée ; que 100.000 personnes meurent de maladies respiratoires chaque année ; et que depuis la Deuxième Guerre mondiale la race humaine a consommé plus de biens que pendant toute son histoire antérieure !

Une deuxième force est la grande félicité du choix des titres de chapitres. On retrouve par exemple : *Economico ma non troppo* ; *Notre dieu, le marché* ; *Une main visible, s'il vous plaît* ; et *Pas une conclusion*. Ces titres, qui regroupent le contenu des interviews, nous invitent à explorer en profondeur les réponses des « experts » aux constats factuels et arguments logiques de l'auteure.

Finalement, la synthèse de Ravaioli constitue une réelle contribution théorique ; elle ne revendique rien de moins qu'une restructuration fondamentale de la pensée économique. Je recommande ce livre à tout citoyen de la planète.

Peter CALKINS

Département d'économie rurale
Université Laval, Québec

HISTOIRE DES RELATIONS INTERNATIONALES

Tchétchénie. Histoire d'un conflit.

BACHKATOV, Nina et Andrew WILSON.
Bruxelles, Institut européen de recherche et d'information sur la paix et la sécurité, 1995, 88 p.

La guerre en Tchétchénie, malgré la confiance un peu cynique que démontrait le gouvernement du pré-